

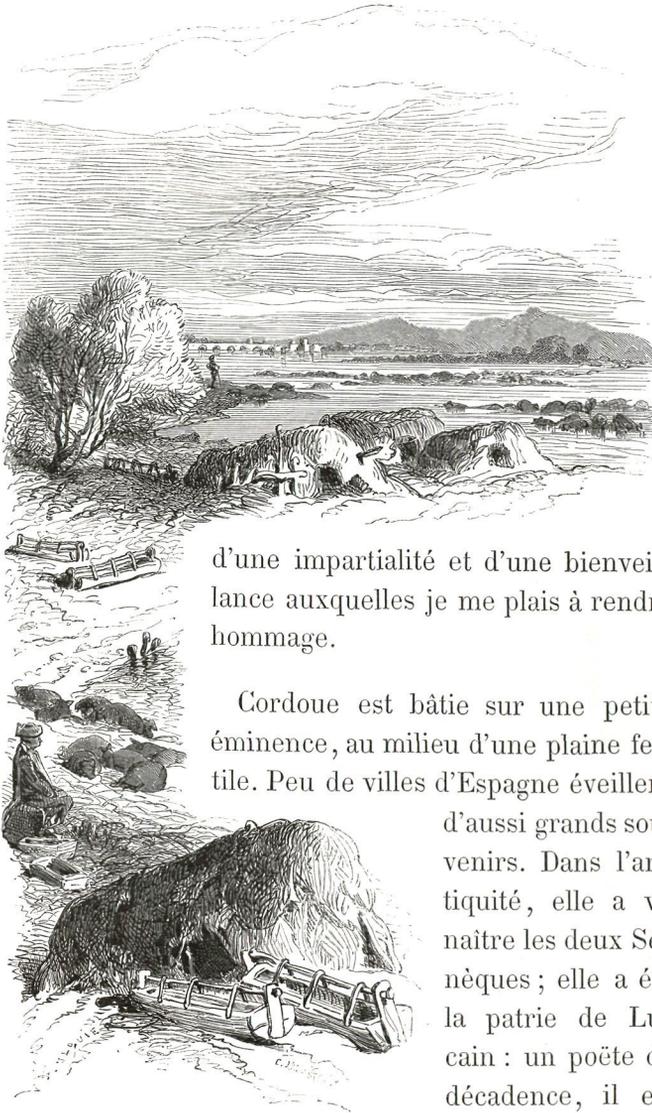
melant. Ils font mille difficultés pour les bagages, qu'ils trouvent trop lourds; et nous sommes obligés d'aller chercher la garde civile pour surveiller le chargement. Enfin nous prenons nos places; et comme le mayoral grogne toujours, et prétend que sa voiture trop chargée va certainement verser, M. de L\*\*\* lui dit en bon castillan: « Écoute: si nous arrivons de bonne heure à Cordoue, il y aura pour toi une *propina*; si tu nous verses, je te casse la tête avec mon revolver. » — De ce moment le mayoral devient plus poli, et il y a tout à parier que nous arriverons à Cordoue sans encombre.

La route est assez insignifiante. Elle suit la vallée du Guadalquivir; et je dois dire que le Guadalquivir, rivière torrentueuse, aux eaux troubles et jaunâtres, m'a paru infiniment moins poétique que je ne l'avais rêvé. Il y a des noms qui ont un charme secret, qui sont formés de syllabes si sonores et si musicales, qu'ils ne frappent jamais notre oreille sans éveiller en nous mille souvenirs charmants, mille riantes images: celui-ci est du nombre. Il paraît qu'il veut dire tout simplement, en arabe, la grande rivière, *Oued-el-Kebir*; mais pour ceux qui ne savent pas l'arabe, il veut dire le fleuve aux rives fortunées; il veut dire tous les charmes d'une belle nature, toutes les délices d'un beau ciel, tous les enchantements de la poésie. La réalité, — du moins la réalité actuelle, — n'est rien moins que poétique. A notre gauche, de petites collines plantées çà et là d'oliviers; on ne voit guère d'autres arbres; à droite, de grands pâturages, encore en partie couverts par les dernières inondations du fleuve; quelquefois, au bord

des eaux, une bande de cigognes ; dans les champs, de nombreux troupeaux de porcs noirs : voilà le paysage qu'on a presque tout le long du chemin. Les porcs sont une des grandes productions du pays. Dans l'été, quand les eaux sont basses et laissent à découvert de nombreuses îles dans le lit du fleuve, on y conduit ces troupeaux : ils y restent tout le jour, dormant sur le sable ou cherchant leur pâture dans les vases. Le soir, les porchers, qui les dirigent à coups de fronde, les ramènent dans les parcs. O Nymphes du Guadalquivir, où sont vos bergers enrubanés ? où sont vos blancs moutons, ô Galathée ?

En approchant de Cordoue, le pays prend plus de caractère. De petites montagnes forment un horizon gracieux. Les habitations deviennent plus nombreuses. Des haies d'aloès gigantesques bordent la route ; les jardins qui entourent la ville sont remplis d'orangers, et au-dessus des toitures quelques palmiers dressent leur tête légère.

Nous sommes à Cordoue de bonne heure. Mais nos tribulations ne sont pas encore finies. Au bureau, on nous réclame de nouveau un modeste supplément de trois cents réaux ; et, sur notre refus très-net, on retient nos bagages. Il faut aller chez le gouverneur. Nous trouvons là un homme grave, distingué, et qui nous écoute avec bienveillance. Au premier mot, il nous donne raison, et expédie l'ordre de nous faire remettre nos effets. Nous n'avons pas eu à nous louer, dans la suite de notre voyage, de la justice espagnole ; mais, ce jour-là, l'autorité espagnole s'est montrée pour nous



d'une impartialité et d'une bienveillance auxquelles je me plais à rendre hommage.

Cordoue est bâtie sur une petite éminence, au milieu d'une plaine fertile. Peu de villes d'Espagne éveillent

d'aussi grands souvenirs. Dans l'antiquité, elle a vu naître les deux Sénèques ; elle a été la patrie de Lucain : un poète de décadence, il est

vrai, mais qui eut cet honneur, au moins, d'être une des dernières voix qui parlèrent de vertu et de liberté

au monde romain asservi. Sous la domination arabe, elle fut la capitale des Ommiades, la rivale de Bagdad, et pendant trois siècles le centre d'une civilisation ingénieuse et brillante, le foyer des sciences, des



arts et des lettres, dans l'Europe encore couverte de ténèbres.

De cette gloire, de ces splendeurs, de cette vie politique et savante d'autrefois, il reste à peine quelques vestiges. Cordoue est aujourd'hui une ville morte. Elle comptait jadis 200,000 habitants : il ne lui en reste pas

40,000. L'herbe pousse dans les rues silencieuses, la moitié des maisons semblent désertes. Mais Cordoue a conservé une physionomie à part; elle a gardé l'empreinte profonde de la civilisation qui a fleuri autrefois chez elle. Ses maisons blanches portent encore le caractère mauresque : elles n'ont sur la rue que de rares et petites ouvertures ; tous les appartements prennent jour intérieurement sur une cour décorée avec plus ou moins d'élégance.

Un seul monument atteste aujourd'hui ce qu'a été autrefois Cordoue : c'est sa mosquée; mais ce monument est quelque chose d'unique au monde. A peine installés à l'hôtel, nous voulons, avant la nuit, y faire une première visite. Nous traversons un dédale de petites rues tortueuses. Arrivés dans la partie basse de la ville, nous nous trouvons tout à coup devant une vaste enceinte dont les murailles, hautes de quarante pieds, d'un beau ton doré, sont couronnées de créneaux droits et dentelés. On pénètre, par une porte surmontée d'un arc arabe, dans une cour carrée : la mosquée forme un des côtés ; les trois autres côtés sont entourés d'une sorte de cloître ou de portique.

Cette cour est plantée d'orangers magnifiques, de cyprès et de palmiers : une fontaine de marbre en occupe le milieu. C'était là que les musulmans faisaient leurs ablutions avant d'entrer dans la maison de la prière. Rien de plus charmant, à mon avis, que cette disposition qui, au-devant du lieu saint, a placé ces beaux et tranquilles ombrages, comme un vestibule qui invite au repos et prépare au recueillement.

On entre dans la mosquée, et le premier coup d'œil est si saisissant qu'on s'arrête involontairement sur le seuil. Imaginez une véritable forêt de colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre : leurs lignes se croisent en tous sens et se prolongent en avenues dont l'œil n'aperçoit pas la fin. Sur ces colonnes, qui sont de hauteur médiocre, mais sveltes et légères, s'élèvent deux étages d'arceaux superposés, les uns découpés en lobes et affectant quelquefois la courbe ogivale, la plupart arrondis en fer à cheval à douelles peintes blanches et rouges. La lumière, inégalement répartie, pénètre faiblement par d'étroites fenêtres placées à l'extrémité des nefs, ou tombe de rares ouvertures pratiquées dans les voûtes : çà et là, quand un rayon de soleil s'y glisse furtivement, il y a comme des îles de clarté qui émergent du milieu de l'ombre. Vous avancez, et à chaque pas la perspective change. Les troncs aux mille couleurs de cette forêt de marbre semblent se mouvoir et glisser dans le demi-jour : et les jeux de la lumière à travers les arceaux et les allées entre-croisées ajoutent à la profondeur et à l'aspect magique de l'édifice.

Ni le Caire ni Damas n'ont rien de comparable à ce merveilleux monument. La mosquée d'Amrou, qu'on voit au Vieux Caire, semble avoir servi de modèle à celle de Cordoue. Mais l'œuvre d'Abdérâme surpasse de beaucoup celle du conquérant de l'Égypte. La mosquée du Caire n'a guère, dans sa partie couverte, que trois cents colonnes ; la mosquée de Cordoue en a mille à onze cents.

Une chose qui me frappe, c'est que, malgré le peu de

hauteur des voûtes, l'architecte soit parvenu à produire ici par d'autres moyens l'idée du recueillement et le sentiment de la grandeur. Assurément nos cathédrales gothiques ont exprimé la pensée religieuse avec une



puissance qui n'a jamais été égalée, et dont l'art arabe notamment n'a jamais approché. Mais il faut se rappeler que la mosquée de Cordoue date de l'an 770, et que l'art gothique n'a fleuri que quatre siècles plus tard; et s'il n'y a ici aucune comparaison à établir, il faut

reconnaître néanmoins un art très-ingénieux dans cette disposition architecturale qui, ne pouvant atteindre la grandeur par l'élévation des voûtes, a su la réaliser jusqu'à un certain point par l'étendue des surfaces et le jeu de la perspective.

Notez surtout que la mosquée de Cordoue n'est plus ce qu'elle était au temps des kalifes. A la place des voûtes actuelles, lourdes et écrasées, il y avait des plafonds en bois de cèdre et de mélèze, ornés de caissons dorés et sculptés avec cette élégance dont les Arabes nous ont laissé de si beaux modèles. Au-dessus du toit s'élevaient de nombreuses coupoles surmontées de boules d'or. A l'intérieur, brûlaient quatre mille lampes. Enfin les dix-neuf nefs qui partagent la largeur de l'édifice s'ouvraient alors, par de larges portes en arc arabe, sur la cour des orangers; si bien que les files de ces beaux arbres semblaient encore prolonger à l'œil les longues colonnades. Ces portes ont été murées, les plafonds détruits, les coupoles renversées. Un changement bien plus déplorable encore a eu lieu. Après la conquête de Cordoue par saint Ferdinand, en 1236, la mosquée avait été, sans de grandes modifications, appropriée au culte chrétien; en la transformant en cathédrale, on avait eu le bon esprit et le bon goût de lui laisser son caractère original. Mais en 1523, sous Charles-Quint, le chapitre de Cordoue imagina de construire, au milieu de l'édifice arabe, un *coro*. L'administration municipale eut beau protester contre cette idée barbare; elle eut beau menacer de la peine de mort quiconque entreprendrait de démolir la mosquée; le con-

seil royal donna raison au chapitre. Soixante colonnes furent abattues, pour faire place à une énorme construction de près de deux cents pieds de long, dont les lourds piliers, les hautes voûtes, les ornements gothiques et gréco-romains contrastent de la façon la plus déplaisante avec le style de l'édifice, et dont la masse colossale, semblable à un monstrueux aérolithe tombé au milieu de cette futaie de minces colonnes, arrête de tous côtés la vue et coupe désagréablement la perspective. On raconte que, lorsque Charles-Quint, trois ans après, vint à Cordoue, il se montra très-mécontent des travaux entrepris pour opérer ce changement dans la mosquée, et qu'il dit aux chanoines : « Vous avez détruit là une chose qu'on ne voyait nulle part ailleurs, pour faire une chose qu'on voit partout. » La demi-civilisation de la Renaissance a été en Espagne bien plus destructive que n'avait été la barbarie du moyen âge.

Les chanoines du xvi<sup>e</sup> siècle ont du moins conservé dans la mosquée deux petits chefs-d'œuvre de l'art arabe. L'un est une espèce d'oratoire, qui était la partie du temple réservée aux ulémas, et dont les murs sont intérieurement revêtus d'arabesques du meilleur goût. L'autre est le sanctuaire ou *mihrab*, qui était placé, comme toujours, dans la direction de l'orient, et vers lequel les musulmans se tournaient en faisant leurs prières. Le Koran y était déposé, et les pèlerins venaient y faire leurs dévotions. C'est une sorte de petite chapelle, au-devant de laquelle est une étroite galerie à trèfles. Les colonnettes qui soutiennent cette galerie,

les fenêtres grillagées qui l'éclairent, l'arc en ogive qui forme l'entrée du sanctuaire, les ornements noir et or qui en font la bordure, les mosaïques en verre de couleur qui en revêtent les parois, tout cela est d'une grâce, d'une élégance et d'une richesse extrêmes.

Les Arabes ont toujours été en Espagne des étrangers, campés, en quelque sorte, plutôt que naturalisés sur le sol. Aussi, bien qu'on trouve partout les traces profondes de leur passage, leur civilisation ne leur a pas survécu; elle a disparu avec eux. L'antipathie des races, la diversité des mœurs, l'hostilité des religions; ajoutez-y cet esprit national héroïquement opiniâtre, cet orgueil patriotique qui a tenu pendant près de huit siècles le peuple espagnol en quelque sorte debout et armé pour reconquérir son indépendance et rejeter au delà de la mer les envahisseurs : toutes ces causes ont fait que les Espagnols n'ont pas toujours rendu justice à ce qu'il y a eu d'admirable dans cette civilisation arabe. L'histoire doit être plus impartiale.

M. de Humboldt a fait cette juste remarque que l'invasion des Arabes en Espagne, à la différence des invasions germaniques, qui n'avaient fait que des ruines, apporta avec elle, dans le pays conquis, des germes de civilisation qui devaient rapidement se développer et grandir. « Les Arabes, dit-il, étaient admirablement disposés pour jouer le rôle de médiateurs « et pour agir sur les peuples conquis depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir. Ils possédaient une activité sans exemple, qui marque une époque distincte

« dans l'histoire du monde ; une tendance opposée à  
« l'esprit intolérant des Israélites, qui les portait à se  
« fondre avec les peuples vaincus, sans abjurer toute-  
« fois leur caractère national. Tandis que les races de  
« la Germanie ne commencèrent à se polir que long-  
« temps après leurs migrations, les Arabes apportaient  
« avec eux une langue perfectionnée et les fleurs déli-  
« cates d'une poésie qui ne devait pas être perdue pour  
« les troubadours et les minnesingers <sup>1</sup>. »

La domination des Goths était en pleine décadence ; elle se mourait dans l'anarchie et la corruption, quand les Arabes passèrent le détroit. Ce qui le prouve bien, c'est qu'une seule bataille livra aux envahisseurs tout le pays depuis le mont Calpé jusqu'aux Pyrénées. Il n'y a qu'un empire vermoulu qu'un seul coup fasse ainsi couler tout entier.

Moins de cinquante ans après (756), Cordoue devient, sous les Omniades, un kalifat indépendant de celui de Bagdad, et de ce moment la civilisation arabe se développe avec un merveilleux éclat. Abdérame le Grand y bâtit la mosquée ; il ouvre des routes ; il fonde des bibliothèques et établit des écoles dans les principales villes de l'Andalousie. L'agriculture fleurit, et le commerce maritime s'étend. Les sciences naturelles et la médecine étaient déjà en honneur parmi les Arabes : il les favorise et fonde un jardin botanique près de Cordoue <sup>2</sup>. On rapporte même qu'en souvenir

<sup>1</sup> *Cosmos*, t. II, ch. v.

<sup>2</sup> *Ibid.*

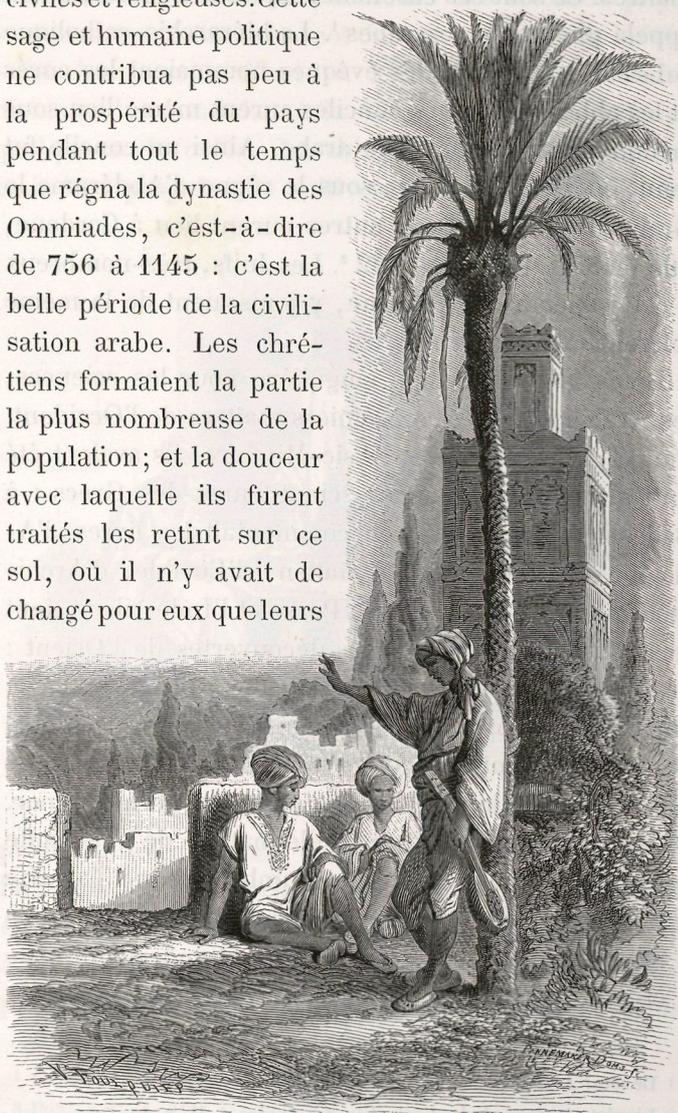
de Damas, sa patrie, d'où il avait été forcé de s'exiler après le massacre de toute sa famille par Aboul-Abbas, il fit apporter à Cordoue et planter dans les jardins de son palais le premier palmier qu'on ait vu en Espagne. L'histoire atteste le fait<sup>1</sup>; mais la poésie s'est emparée de cette anecdote, et une vieille romance espagnole exprime, non sans grâce, les plaintes du kalife s'adressant à l'arbre qui, loin de le consoler, lui rappelle la patrie et entretient ses regrets.

« Toi aussi, noble palmier, — tu es étranger sur  
 « cette terre. — Les doux zéphyr des Algarves — te  
 « balancent amoureusement. — Tes racines plongent  
 « dans un sol fécond, — ta cime s'élève jusqu'au ciel.  
 « Et pourtant tu pleureras comme moi, — si comme  
 « moi tu pouvais te souvenir... — J'ai arrosé de mes  
 « larmes les palmiers que baigne l'Euphrate; — mais  
 « et les palmiers et le fleuve — ont déjà oublié mes  
 « peines... — De notre patrie bien-aimée — il ne te  
 « reste à toi aucun souvenir. — Pour moi, hélas! in-  
 « fortuné, — je me la rappelle sans cesse, et je  
 « pleure... »

Ce qui n'honore pas moins Abdérame que son goût pour les sciences, c'est l'esprit de tolérance dont il fit preuve vis-à-vis des chrétiens d'Espagne. Moyennant des subsides annuels, il leur octroya des chartes de sûreté où furent ratifiés les privilèges qu'ils possédaient déjà aux termes des anciennes capitulations, et qui leur permettaient de s'administrer selon leurs lois

<sup>1</sup> Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. I, p. 159.

civiles et religieuses. Cette sage et humaine politique ne contribua pas peu à la prospérité du pays pendant tout le temps que régna la dynastie des Ommiades, c'est-à-dire de 756 à 1145 : c'est la belle période de la civilisation arabe. Les chrétiens formaient la partie la plus nombreuse de la population ; et la douceur avec laquelle ils furent traités les retint sur ce sol, où il n'y avait de changé pour eux que leurs



maîtres. Ce sont ces chrétiens, sujets des kalifes, qu'on appela plus tard mozarabes <sup>1</sup>. La hiérarchie catholique subsista parmi eux : les évêques nommaient les curés et les abbés. Plusieurs conciles eurent même lieu sous la domination et en pays arabe. Ainsi un concile fut tenu, en 782, à Séville, sous le règne d'Abdérame le Grand lui-même. Deux autres eurent lieu à Cordoue, l'un en 852, l'autre en 862 <sup>2</sup>. Les Juifs, très-nombreux à cette époque en Espagne, y jouissaient de la même tolérance que les chrétiens.

Doués d'une aptitude singulière pour les sciences, les Arabes ont été les premiers maîtres de l'Occident. Par l'Égypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, ils avaient été initiés aux connaissances scientifiques des Grecs : à Badgad on traduisait, on commentait les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée. Par la Perse et l'Inde, ils avaient recueilli les plus précieuses découvertes de l'Orient : ils avaient reçu des Indiens l'algèbre; des Chinois, le papier et la boussole. Ces connaissances si variées, ils ne se bornèrent pas à les apporter en Europe; ils surent les développer, les enrichir, les perfectionner. On ne peut invoquer en pareille matière de plus haute autorité que celle de M. de Humboldt, que j'ai déjà cité. « Les Arabes, dit-il, ont agrandi les vues sur la « nature, et doté la science d'un grand nombre de « créations nouvelles.... Ils doivent être regardés

<sup>1</sup> De *Mosl' Arab*, faits ou devenus Arabes.

<sup>2</sup> Viardot, *Histoire de la domination des Arabes*, t. II, p. 63, 76.

« comme les véritables fondateurs des sciences physiques, en prenant ce mot dans le sens étendu qu'on « lui donne aujourd'hui <sup>1</sup> ». L'étude des plantes médicinales les conduisit à la botanique, qu'ils ont en quelque sorte créée. La chimie ne leur dut pas de moindres progrès. Ils cultivèrent la géographie et la



géométrie avec succès. L'astronomie surtout a reçu d'eux de notables perfectionnements <sup>2</sup>. Ils rectifièrent les tables de Ptolémée, et déterminèrent la durée de la révolution annuelle de la terre avec une exactitude qui ne s'écarte que d'une à deux minutes des calculs

<sup>1</sup> *Cosmos*, t. II, chap. v, p. 238.

<sup>2</sup> *Ibid.*, t. II, p. 272.

les plus récents. Ce sont eux qui ont les premiers appliqué le pendule à la mesure du temps : cette importante découverte appartient au grand astronome Ebn-Jounis, qui vivait à la fin du x<sup>e</sup> siècle.

Gerbert, ce savant homme qui fut précepteur du fils de Hugues Capet, puis évêque de Reims et de Ravenne, et enfin pape sous le nom de Sylvestre II, Gerbert était allé s'instruire dans les écoles arabes de l'Espagne. Il étudia, dit-on, pendant trois ans à Séville, sous les docteurs musulmans, les mathématiques, l'astronomie, la rhétorique; il y apprit aussi la chimie, qui le fit un peu accuser de magie parmi ses contemporains.

Pendant cette sombre nuit du moyen âge, au ix<sup>e</sup> et au x<sup>e</sup> siècle, à une époque où l'ignorance et la barbarie couvraient l'Europe chrétienne, où la culture intellectuelle, effacée par la rudesse féodale, ne vivait plus que dans quelques monastères, il y avait au sud des Pyrénées, dans ces villes puissantes et opulentes où se déployait toute la magnificence orientale, à Tolède, à Cordoue, à Séville, à côté des palais enchantés et des merveilleuses mosquées, de vastes collèges, richement dotés, où la poésie, la philosophie, les sciences naturelles s'enseignaient à des milliers d'auditeurs, venus quelquefois, comme Gerbert, de pays lointains. Il y avait des bibliothèques publiques, où s'étaient accumulés les trésors scientifiques et littéraires de la Grèce et de l'Orient, traduits et commentés par les écrivains arabes. On comptait jusqu'à soixante-dix de ces bibliothèques. Celle de Cordoue était tellement nombreuse, que le catalogue seul formait quarante-quatre volumes

de cinquante feuilles chacun. Quatre cents ans plus tard, malgré les efforts de Charles le Sage, la bibliothèque royale de France ne se composait que de neuf cents volumes, dont les trois quarts de théologie <sup>1</sup>.

Aristote était enseigné dans les écoles de Bagdad et de Séville, trois siècles avant qu'il régnât dans les nôtres : Averroës ouvrait la voie à la philosophie scolastique. Notre littérature provençale du moyen âge a reçu, au dire des juges les plus autorisés, une influence très-marquée de la littérature arabe. Ce n'est pas par le contact direct, c'est par le mélange des peuples et des langues que cette influence s'exerça : « C'est par  
« mille détours que le souffle de la poésie arabe, le  
« parfum de l'Arabie, est arrivé dans notre Occident,  
« et que cette verve orientale passa jusqu'à nos méridionaux, qui sont presque des gens du Nord pour  
« les Arabes <sup>2</sup>. » Les chevaliers arabes visitaient les cours des rois chrétiens; plusieurs étaient à la fois poètes et guerriers, comme les troubadours.

Je ne veux rien dire ici de l'architecture des Arabes : l'occasion d'en parler se présentera plus naturellement ailleurs. Je me bornerai à une remarque : c'est que, avec la poésie, l'architecture est l'art où le génie arabe a montré le plus d'originalité. La grandeur, il est vrai, lui a manqué; mais quelle grâce, quelle élégance, quelle variété merveilleuse! Il n'est pas vrai, comme on l'a dit souvent, que notre architecture gothique ait

<sup>1</sup> Viardot, *Histoire de la domination arabe*, t. II, p. 163. — Dulaure, *Histoire de Paris*.

<sup>2</sup> Villemain, *Littérature du moyen âge*, 4<sup>e</sup> leçon.

emprunté aux Arabes l'ogive, qui est son trait caractéristique. L'architecture qu'on appelle si mal à propos gothique est née spontanément en France, vers le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, et ne tire son origine que du roman et par le roman du byzantin<sup>1</sup>. Mais ce qui est vrai, c'est que l'art arabe, lui aussi, de son côté, avait trouvé l'ogive, c'est qu'il l'appliquait plusieurs siècles avant que l'art chrétien l'eût trouvée et appliquée; de ce côté-là encore, il faut reconnaître que les Arabes ont fait preuve d'un esprit singulièrement ingénieux et précoce.

Il y aurait bien d'autres traits à ajouter à ce qui précède, si on voulait tracer un tableau complet de la civilisation arabe. Je n'ai voulu qu'indiquer les principaux aspects. Il ne faut rien exagérer d'ailleurs; et il n'y a pas de plus grand paradoxe que de prétendre mettre la civilisation arabe au même niveau que la civilisation chrétienne. Sans parler de l'immense supériorité de l'Évangile sur le Koran, à n'examiner la question que sous le rapport des lettres, des sciences et des arts, le parallèle n'est pas soutenable. L'esprit arabe, si curieux, si ingénieux, si actif, manquait de puissance et de profondeur. Jamais il n'a pleinement compris le génie grec. Il a pris à la Grèce ses résultats scientifiques, sa discipline logique; il n'a su s'assimiler ni sa grande poésie, ni ses hautes inspirations philosophiques. Il semble que ces profondeurs soient inaccessibleles à l'esprit sémitique, qui a en lui je ne sais

<sup>1</sup> Voyez Viollet-Leduc, *Dictionnaire d'Architecture*.